

OE U V R E S
du cardinal
D E B E R N I S.

T O M E P R E M I E R.

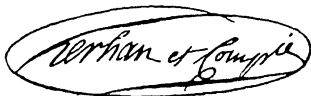
Cette édition stéréotype se vend à Paris ,
Chez ANTOINE-AUGUSTIN RENO U A R D , libraire ,
rue Saint-André-des-Arcs , n.º 42.

EXEMPLAIRE INTERLIGNÉ,

Grand papier fin d'Essone, imprimé en Ventose
an XI, sur 211 clichés, ou pages fixes de métal
à caractères saillants, estampées à chaud par la
chute d'une forte planche en creux.

La planche matrice en usage depuis un siècle n'étoit d'abord qu'une masse de terre argileuse, et en dernier lieu de plomb, creusée par l'enfoncement simultané d'un texte mobile en caractères d'imprimerie. Or, chacun de ces caractères n'étant que le produit d'une fonte dans sa matrice particulière frappée par un poinçon, il est évident que la forme du relief primitif, gravée sur acier avec une justesse extrême, passoit par trois empreintes intermédiaires avant d'être exprimée sur le cliché.

Notre procédé en matrices à caractère isolé n'admet qu'une seule empreinte préparatoire, qui n'altère jamais la pureté du poinçon original. Qu'on se figure des types mobiles de cuivre, séparément frappés EN CREUX par l'acier prototype; et les assembler ce sera obtenir une de nos matrices paginaires. On voit que ce stéréotypage, simple comme la typographie usuelle, n'en diffère que par le sens inverse de ses caractères, dont l'unique usage est d'estamper le relief de la page fixe, qui doit porter l'encre sur le papier.

A handwritten signature in cursive script, enclosed within an oval border. The signature appears to read "Verhan et Compagnie".

7-2-24

7-2-24



LE CARDINAL DE BERNIS.

W 45 / 307

OEUVRES

DE

FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRE,

cardinal

DE BERNIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

XI. — 1803.





43-36-4902



OE U V R E S
du cardinal
D E B E R N I S.

DISCOURS SUR LA POÉSIE.

BRÉBEUF, en embellissant l'idée de Lucain sur l'écriture, a donné, sans y penser, une définition bien juste de la poésie :

*Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

C'est * de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,

* Il n'est peut-être pas aisé de citer quatre vers françois où l'on ne puisse reprendre quelque défaut, ou désirer quelque beauté. Les vers de Brébeuf sur l'écriture sont fort estimés; cependant le troisième de ces vers est très foible, et les règles



Et, par les traits divers de figures tracées,
« Donner de la couleur et du corps aux pensées. »

Ce dernier trait , si heureux et si expressif , auroit encore plus de force et de finesse s'il étoit appliqué à l'art des vers. On a éclairci , on a fixé tous les principes de la poésie en disant d'elle qu'elle est l'art de donner du corps et de la couleur à la pensée , de l'action et de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser , pour être homme d'esprit ; mais il faut imaginer , pour être poète. Horace , si grand peintre dans ses odes , ne se croit pas lui-même poète dans ses satires et dans ses épîtres : il ne reconnoît de règles essentielles à la poésie que les seuls principes de la peinture : *Ut pictura poesis*.

Les ouvrages d'Homère , d'Hésiode et de Virgile , sont des galeries de tableaux ouvertes à tous les amateurs des beaux arts : aussi le célèbre Bouchardon , qui dans la partie du dessin peut justement être appelé le Raphaël de la France , a dit , en parlant d'Homère : C'EST LE POÈTE DES PEINTRES. On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet , quel tableau de Michel-Ange a plus d'expression et de force que le combat de Cacus et d'Alcide dans le huitième livre de l'Énéide ? Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas terminé !

exactes de la langue ne sont point observées dans le quatrième. Il faudroit dire DE DONNER DE LA COULEUR , etc. et non pas DONNER.

*Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem
Cerripit, in nodum complexus; et angit inhærens
Elisos oculos, et siccum sanguine guttur.*

Et quelques vers après :

*..... Pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum, villosaque setis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.*

On trouve à chaque page, dans Homère et dans Virgile, des tableaux de la dernière force, ou de la plus grande vérité. C'est sans doute cette abondance d'images, tirées du sein de la nature, qui a assuré de siècle en siècle à ces deux célèbres auteurs le titre de grands poètes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit, on auroit en peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel et le signe le plus infailible du génie. En fait d'arts, qui n'invente pas ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'est pas toujours poète : il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie et animée qui distingue le style poétique de tous les autres styles. Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des poètes, et que l'esprit, malgré toutes ses ressources, ne pourra jamais ni imiter le talent, ni le remplacer. Lucain avec de grandes beautés a

confirmé cette maxime par son exemple ; et le traducteur de l'Iliade, si estimable d'ailleurs, ne l'a que trop prouvée de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de poésie. Tout poète qui n'est pas peintre n'est qu'un versificateur. Un grand tableau a le caractère et le mérite du poème épique. La chanson peut passer pour une espèce de miniature. Je crois qu'en faisant l'histoire des arts sous le règne de Louis XV on pourroit comparer le salon d'Hercule, peint par le Moine, avec le célèbre poème de la Henriade.

La nature entière est l'objet de la poésie. Il faudroit donc, si les bornes de la vie et celles de l'esprit humain le permettoient, que le vrai poète eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit, et de tout ce qui est du ressort de la matière. Les poètes ignorants sont toujours de foibles copistes : ils peignent, d'après des descriptions anciennes empruntées elles-mêmes les unes des autres, les agitations de la mer, qu'ils n'ont souvent pas vues ; l'horreur d'un naufrage, dont ils n'ont jamais pu être les témoins ; des batailles, sans aucune connoissance de la guerre ; et, pour dire encore plus, ils osent quelquefois parler du gouvernement, sans nulle teinture de politique ; de mœurs, de passions, sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore, et le badinage des zéphyrs. On voit qu'ils

ne connoissent la campagne que par les jardins de la ville, et qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre les différents spectacles des cieux et les accidents qui varient le tableau de l'univers. Leurs descriptions sont chargées et confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature : leurs draperies dérobent les graces sans les orner. Les jeunes poètes surtout donnent rarement aux objets différents le ton de couleur et le degré d'expression qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de style, et peignent une danse de Watteau avec le pinceau fier des le Brun et des Poussin.

L'auteur des épîtres qui composent ce recueil, occupé depuis quelques années à perfectionner un poème contre les différents principes de l'irréligion, a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux si, en consacrant les loisirs de sa jeunesse à la défense de la vérité, il avoit pu embellir par des images intéressantes les systèmes abstraits de physique et de métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé ! Virgile, qu'il a étudié avec soin, en use ainsi dans son poème des Géorgiques. Les matières les plus sèches s'ornent et s'enrichissent dans ses mains : il lie avec un art admirable l'épisode au sujet ; en sorte que, sans jamais abandonner son plan, il le varie, et empêche que l'imagination ne se croie captive dans les bornes où il la retient. On ne sera peut-être pas fâché de juger si le disciple a

profité des leçons du maître. Le système de Spinoza*, si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses conséquences, sembloit prêter bien peu à la poésie françoise, brouillée de tout temps avec la philosophie, et surtout avec la métaphysique. L'auteur du poëme contre l'irréligion a osé exposer ce système si abstrait. Le public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le chant où il expose et réfute le spinosisme :

Enfin je vous revois, bois antique et sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités, à la pompe des cours;
Où quand la raison parle, elle convainc toujours;
Où l'ame, reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.
Esclave dans Paris, ici je deviens roi :
Cette grotte, où je pense, est un Louvre pour moi;
La sagesse est mon guide, et l'univers mon livre :
J'apprends à réfléchir, pour commencer à vivre.
C'est ici que la sage et profonde raison
De mon esprit captif étendit la prison,
Quand, armé du flambeau de la philosophie,
Je démasquai l'erreur, que l'orgueil déifie,
Que toléra long-temps le Batave séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.

* Dieu est tout, tout est Dieu, selon le système de Spinoza : les hommes, les animaux, les plantes, sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe que tout ce qui est est bien, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral.

Vous donc qui me suivez dans cette solitude ,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude ,
Muse , rappelez-moi le mémorable jour
Où la vérité même , éclairant ce séjour ,
Du dieu de Spinoza m'offrit la vive image :
Elle étoit sans bandeau , peignons-la sans nuage.
Loin du faste imposant et toujours onéreux ,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux.
Tout entier à l'étude , à mes vœux , à moi-même ,
Du hardi Spinoza je creusais le système ;
Et de son athéisme éclairant les détours ,
A Dieu , qu'il outragea , j'adressois ce discours :
Descends , grand Dieu , descends dans ma retraite obscure ,
Pénètre mon esprit de cette clarté pure
Dont les sages témoins de ta félicité
Partagent avec toi l'heureuse immensité.
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse :
Enflamme mon esprit et mûris ma sagesse ;
Viens à moi ; je t'implore. . . Un feu pâle et soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chute du monde.
Les astres , égarés dans une nuit profonde ,
Et par leurs tourbillons vainement suspendus ,
Roulèrent dans les airs , ensemble confondus.
Tout parut s'abîmer : moi seul calme et tranquille ,
Je vis l'affreux chaos entourer mon asile.
Tu me donnois , grand Dieu , cette intrépidité.
Plongé dans le silence et dans l'obscurité ,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre

Un énorme géant, que dis-je ? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible ;
Ses cheveux, des forêts ; son œil sombre et terrible ;
Une fournaise ardente, un abîme enflammé :
Je crus voir l'univers en un corps transformé :
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines :
Le profond océan écume dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs ;
Sa tête touche aux cieux, et ses pieds aux enfers.
Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais, dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,
Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ;
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs ;
Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres :
Je suis le souverain de tous les autres maîtres :
Les membres différents de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout, dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde ;
Et c'est l'accord heureux des êtres réunis
Qui comble mes trésors, et les rend infinis.